



Le rêve
d'un
homme
ridicule

TEXTE
Fédor Dostoïevski

MISE EN SCENE
Simon Pitaqaj

COMPAGNIE
Liria

Equipe de création

TEXTE

Fédor Dostoïevski

ADAPTATION, MISE EN SCENE ET SCENOGRAPHIE

Simon Pitaqaj

AVEC

Denis Lavant

Arben Bajraktaraj

Santana Susnja

Valéria Dafarra

Jeanne Guillon Verne

Gaëtan Poubanguï

Séraphin Rousseau

CHOREGRAPHIE | TRAVAIL

CORPOREL

Cinzia Menga

LUMIERES

Flore Marvaud

CREATION SONORE

Liburn Jupolli

COSTUMES

Vjollca Bega

DÉCORS

Julie Bossard

Franck Oettegen

COLLABORATION DRAMATURGIE

Jean-Baptiste Evette

Compagnie Liria

La création de la Compagnie Liria en 2008 répond au désir puissant de Simon Pitaqaj de proposer un espace dans lequel la liberté de jeu et de création réveille le potentiel d'action du spectateur afin qu'il se saisisse pleinement de sa vie. Le théâtre de Simon Pitaqaj ne prétend pas offrir des solutions, mais offre des pistes à tâtons, comme autant de voies possibles pour interpréter nos grandes interrogations sur le monde.

Depuis 2018, elle est en résidence Territoriale Artistique et Culturelle en Milieu Scolaire (Dispositif DRAC IdF) Corbeil et en résidence à la Villa Mais d'ici (Aubervilliers). La Cie LIRIA est en résidence au Théâtre de Corbeil-Essonnes et associée au TAG (Théâtre à Grigny).

Elle est soutenue par le Conseil départemental de l'Essonne ainsi que La Région Île-de-France dans le cadre d'une Permanence Artistique et Culturelle.

<http://www.compagnieliria.com>

Contacts :

Artistique : Simon Pitaqaj | liriateater@gmail.com | 06 63 94 93 65

Production - Diffusion : Héloïse Froger | cie.liria.diffusion@gmail.com | 06 76 82 17 17

Administration : Garance Courty | compagnieliria@gmail.com | 06 85 59 23 56

Le rêve d'un homme ridicule

Librement inspiré du Rêve d'un homme ridicule, L'Idiot, Les Frères Karamazov ainsi que du discours du dictateur de Charlie Chaplin

Un homme ridicule, enfermé dans son sous-sol, veut se donner la mort après avoir refusé son aide à une jeune fille. Pourtant, épuisé, il s'endort en rêvant son suicide.

Enfermé dans son cercueil, il traverse l'espace et découvre un monde où les humains vivent dans un état de nature, pure et candide. Mais ce rêve n'est sans doute pas seulement l'expression d'un désir intérieur, puisque sa présence dans cette communauté provoque une contamination avec l'apparition de la propriété, du crime, des inégalités sociales...



Durée : 1h40

Jauge : en fonction des salles, jusque 400 personnes

Montage : 5 services, montage à j-2 pour une première en soirée.

En tournée : 10 personnes (2 régisseurs, 7 comédiens, le metteur en scène)

Plateau : Ouverture / Profondeur / Hauteur

Production : Compagnie Liria

Coproduction : Théâtre de Corbeil-Essonnes, Production Antisthène. En partenariat avec Amin théâtre – le TAG.

Le mot du dramaturge

« Monter *Le Rêve d'un homme ridicule* au théâtre a tenté plus d'un metteur en scène, mais l'originalité de la démarche de Simon Pitaqaj, familier de Dostoïevski, c'est d'avoir dépassé l'évidence qui veut qu'un rêve devienne un monologue quand il est adapté pour la scène. Sa création prend le risque de répartir la parole, de déployer une polyphonie de significations, de jouer avec la chronologie en rebasculant toute l'histoire vers l'immédiateté du jeu théâtral, sans pourtant oublier qu'on n'y voit que l'ombre d'un récit, comme dans la caverne de Platon.

La mise en scène, après nous avoir permis d'entrevoir la beauté de l'Eden, choisit de scander les étapes de sa chute, parfois cruelle parfois comique, parfois mystérieuse. Il s'agit en effet de creuser la question ambiguë des origines du mal, de notre passion pour la violence et le châtement. Par une ironie déjà présente dans Dostoïevski, chaque tentative pour renouer avec l'innocence originelle cause une aggravation de la situation.

Rien de didactique cependant, les scènes, les tableaux puissamment visuels s'enchaînent avec l'évidence d'une chorégraphie imparable, et éclairent l'énigme sans la dissiper. Il n'y manque même pas la figure du sombre « réaliste », celui qui nous explique toujours qu'il faut que nous cessions de nous débattre, que nous renoncions à la plus grande partie de notre liberté, et qu'ainsi il pourra nous accorder la minuscule part de bonheur qui nous revient. »

Jean-Baptiste Evette, écrivain, dramaturge



Notes d'intention

Le monde dans lequel évolue l'homme ridicule semble plutôt être celui d'un rêve. Où se situe donc la frontière entre la réalité et la chimère ? Cette question nous renvoie au mythe de la caverne de Platon : des femmes et des hommes y sont attachés par une chaîne et n'ont face à eux que des ombres pour les distraire. Un jour, l'un d'entre eux, l'élus, a la permission de sortir, d'aller dehors, vers ce qui serait logiquement le monde des ombres - puisqu'il n'a d'autre connaissance que ce qui lui a été donné à voir jusque-là dans la caverne -. Mais soudain, la question se pose: ce monde est-il réalité ou illusion ? Sans trouver la réponse, il s'habitue à ce qui lui semble être « la vraie vie ». En retournant dans sa caverne, l'inquiétude rejaillit: ses anciens compagnons, sont-ils réels ou irréels ? La question ne cesse de se reposer à travers les époques, se heurtant toujours à la même incertitude : ce monde que nous habitons est-il réel ou illusoire ? Et plus largement, quel sens donnons-nous au terme « réalité » ?

La réflexion philosophique de Platon fait écho au texte de Dostoïevski. Elle nous perturbe, dérange nos certitudes cartésiennes. Nous avons donc décidé de nous en emparer et de la questionner à notre tour pour essayer de faire émerger quelques pistes. L'humain ne cesse de vouloir dépasser sa connaissance pour aller vers d'autres possibles pour revenir ensuite à ce qu'il connaît, à ce qui le rassure. Le secret, le mystère de notre humanité, d'un point de vue existentiel, ne cesse d'être remis en question. Le « pourquoi » de notre venue et de notre départ sur cette même terre.

Il y a une forme d'indécence dans la prophétisation d'un monde meilleur. Pour nous consoler, nous dirions, comme une évidence, que l'homme est ainsi fait. Qu'il est à la fois le créateur et le destructeur de son propre univers qu'il ne cesse de traiter avec ingratitude. Incapable d'admirer sans posséder! Incapable de regarder sans toucher! Je ne cesse de m'interroger et me demande: Est-ce qu'un jour l'homme prendra conscience de sa folie et de son comportement destructeur ? Que faut-il faire pour qu'il arrête de tuer l'innocence pure, ses propres enfants et la beauté d'un monde qu'il ne sait plus regarder avec reconnaissance ? Est-il possible de créer l'utopie ?

Si oui, à quelle utopie aspirons-nous ? Tenter de réorienter sa pensée, inventer le changement et requestionner l'éthique de nos comportements, ne seraient-ce pas des pistes à investir pour le futur ? Comment se libérer de la pensée dominante pour tracer les nouveaux chemins d'un rêve commun, à l'envers de cette époque où la politique a cessé d'avoir une pensée et encore moins une pensée philosophique ?

Toutes ces questions sont posées à travers *Le Rêve d'un homme ridicule*, les fragments de *L'Idiot*, *Les Frères Karamazov* ainsi que *Le discours du Dictateur* de Charlie Chaplin.

Dans *Le rêve d'un homme ridicule*, le plateau est composé de deux parties :

Le sous-sol, son espace de vie



L'homme ridicule est seul chez lui. Il enrage, obsédé par son suicide et sa rencontre avec la petite fille « *Si tout m'est égal pourquoi j'ai eu pitié de la petite fille?* » Nous suivons le fil de ses réflexions, sur lui et le monde qui l'entoure, sa culpabilité d'agir ou de ne pas agir face à une société qui lui apparaît comme dépressive et malade. Il hurle, il crache, il est sale. Il est indifférent. En souhaitant mettre fin à ses jours, il veut faire acte de résistance, de radicalité, mais, à la place, il s'endort et dans son sommeil, il fait un rêve : il voit sa propre mort, puis des hommes en noirs le mettent dans un cercueil et commence pour lui un voyage dans l'espace.

Deuxième espace, nouvelle terre

Les portes s'ouvrent, dévoilant un espace lumineux. Au sol : la terre, un arbre qui se décompose, et une pléthore de personnages, seulement évoqués dans la nouvelle, mais développés dans la mise en scène. Nous le rejoignons dans son rêve : s'agit-il de cette Nouvelle Terre, le paradis tel qu'il l'envisage, de l'absolu de la vie rêvée ou bien celle qu'il voudrait seulement atteindre ? De l'homme nihiliste nous passons à l'homme de l'utopie, de l'humanité retrouvée. Cette nouvelle terre, représentée par des êtres bons qui vivent dans une parfaite harmonie illustre sa vision du "Paradis Perdu". Ces hommes et ces femmes qui ont assimilés les règles du vivre-ensemble chantent, dansent, partagent les rires et les joies.



Pourtant, malgré ce degré d'unité entre les êtres, la nature et les choses, notre personnage, « l'homme ridicule », décide de corrompre et d'anéantir. Il devient alors le poison de cette nouvelle terre. Et une fois de plus, le sang coule, faisant de son rêve pacifiste la demeure d'un chaos qu'il orchestre malgré lui. Il se réveille alors, avec cette conviction de pouvoir changer le monde car il a vu la vérité ! Son voyage ou son rêve lui ont fait prendre conscience qu'il avait passé sa vie dans l'erreur de croire à des utopies : « La conscience de la vie est supérieure à la vie, la connaissance des lois du bonheur - supérieure au bonheur. », voilà les connaissances qu'il ne veut plus radoter. Ce qu'il lui reste à faire sera d'aller chercher la petite fille et la sauver. Seulement, de retour dans son sous-sol, conservera-t-il la force de ses certitudes ?

Et nous, observateurs de cette mutation, sommes-nous des ombres, des fantômes ou sommes-nous pleinement ancrés dans l'existence ? Cette vie, son rêve, étaient-ils réels ou irréels ? Devenons-nous ici, les spectateurs d'une fable moderne qui activera nos résolutions ou resterons-nous à l'état d'ombres rêveuses sans possibilité de changements ?

Simon Pitaqaj

Extraits

"... Parce que j'ai vu la vérité, parce que j'ai vu et que je sais que les hommes peuvent être beaux et heureux sans perdre le pouvoir de vivre sur la terre. Je ne veux pas et je ne peux pas croire que le mal soit l'état normal des hommes. Or, s'ils se moquent, c'est seulement de cette croyance-là. Mais comment pourrais-je ne pas croire : j'ai vu la vérité - je ne l'ai pas inventée dans mon esprit - je l'ai vue, je l'ai vue, et son image vivante a pour toujours empli mon âme. Je l'ai vue dans une plénitude si complète que je ne peux pas croire qu'elle puisse ne pas exister chez les hommes..."

"... Mais voilà bien la chose qu'ils ne comprennent pas, ceux qui se moquent : "Un rêve qu'il a vu, n'est-ce pas, un délire, une hallucination." Et ils trouvent ça malin ? Et ils en sont si fiers ! Un rêve ? Qu'est-ce qu'un rêve ? Et notre vie, elle n'est donc pas un rêve ? Je dirai plus : tant pis, tant pis si cela ne se réalise jamais, et s'il n'y a jamais le paradis (cela, quand même, je le comprends !)..."



Presse Compagnie

L'autre journal d'un fou, donc, pas celui de Gogol mais du Dostoïevski. Pitaqaj en renverse la convention de base comme un gant: d'un journal intime faussement construit comme l'entretien qu'un tel misanthrope ne donnerait jamais à personne, il tire une confidence théâtrale d'abord chaleureuse, les yeux dans les yeux, qui finit par glisser vers la performance...La fin suggère que, même terré dans son sous-sol, on peut toujours descendre encore plus creux.

L'homme du sous-sol de Dostoïevski
Journal Le Devoir, Alexandre Cadieux

Simon Pitaqaj interprète avec maestria le texte qu'il a écrit à partir de ses souvenirs de jeunesse. Un témoignage poignant, une remarquable leçon de théâtre et un éblouissant brûlot politique ! Le spectacle écrit et magistralement interprété par Simon Pitaqaj est une des meilleures analyses politiques du moment.

Nous, les petits enfants de Tito de S.Pitaqaj Prix CNT
Journal La Terrasse, Catherine Robert

Tout le charme du spectacle vient du contraste entre le phrasé fluide, régulier et comme magnétique de Redjep Mitrovitsa (le moine) marchant à pas comptés dans une robe qui n'est pas d'église (costume de Vjolica Berga) et le parlé plus heurté, la démarche plus saccadée d'Arben Bajraktaraj (le glaneur). Le tout, épisodiquement, sous le regard comme absent de l'emmurée (Cinzia Menga). On est là dans un théâtre qui délaisse le temps présent pour remonter aux origines.

Dans un livre d'entretiens avec Eric Faye (éditions Corti, 1991), Ismaïl Kadaré, grand admirateur de Shakespeare et d'Eschyle avec lesquels certains de ses livres dialoguent, dit ne pas avoir voulu écrire pour le théâtre. Où selon lui " *il manque toujours quelque chose, notamment la dimension magique de la littérature. Vous êtes contraints d'employer la langue des créatures humaines.*" Transcender cela, c'est bien là l'enjeu du spectacle de Simon Pitaqaj.

Le Pont, d'Ismaïl Kadaré
Mediapart, Jean-Pierre Thibaudat

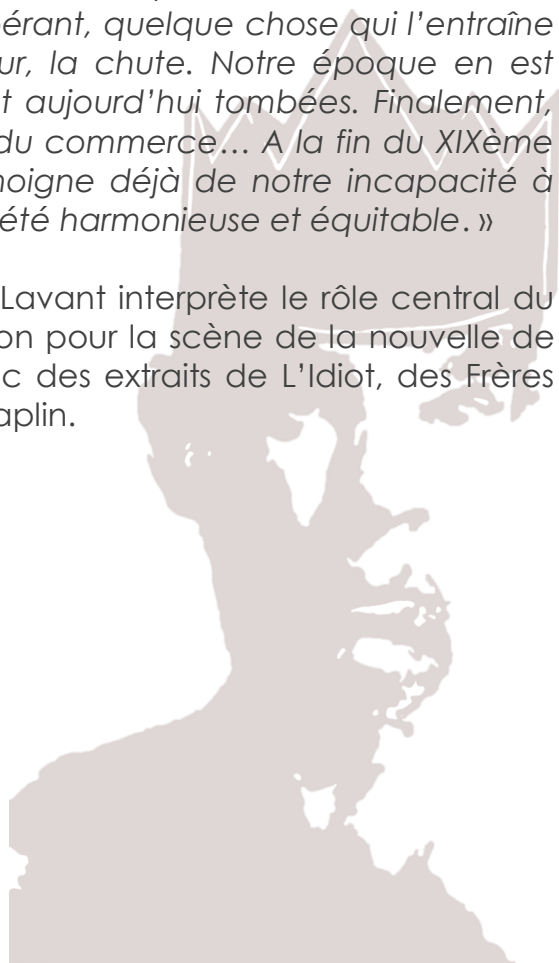
Propos de Denis Lavant

recueilli par Manuel Piolat Soleymat pour la Terrasse

« Le lien qui m'unit à l'œuvre de Dostoïevski remonte à loin, puisque l'un des premiers rôles importants que l'on m'a demandé de jouer au théâtre était, en 1983, le rôle d'Hippolyte dans une adaptation de L'Idiot mise en scène par Jean-Louis Thamin. Suite à cela, je me suis plongé dans Les Carnets du sous-sol, qui est le pendant du Rêve d'un homme ridicule. Ce texte m'a bouleversé. L'écriture de Dostoïevski effectue des plongées phénoménales dans les abîmes de l'humain : des plongées qui rejoignent l'âme slave, comme on dit de façon un peu clichée. Je me suis toujours senti très proche de cette démesure des sentiments. Le personnage que j'incarne dans le spectacle mis en scène par Simon Pitaqaj est considéré comme un homme ridicule parmi les humains, car il croit à quelque chose de plus noble que ce qu'il voit apparaître dans la société dans laquelle il vit.

Le rêve dans lequel se voit plongé ce personnage le place face au questionnement fondamental qui l'occupe. C'est ce questionnement qui, en le mettant en porte-à-faux avec ses semblables, l'a amené à l'idée de suicide... Cette fable nous raconte le caractère vain de l'expérience humaine. Il y a quelque chose dans l'homme, dès qu'il devient un être social concerné par ce qui l'entoure, de désespérant, quelque chose qui l'entraîne inévitablement vers la maladresse, l'erreur, la chute. Notre époque en est l'exemple criant. Les grandes utopies sont aujourd'hui tombées. Finalement, l'unique conviction qui perdure est celle du commerce... A la fin du XIXème siècle, Le Rêve d'un homme ridicule témoigne déjà de notre incapacité à être heureux à plusieurs, à fonder une société harmonieuse et équitable. »

Sous la direction de Simon Pitaqaj, Denis Lavant interprète le rôle central du Rêve d'un homme ridicule. Une adaptation pour la scène de la nouvelle de Fédor Dostoïevski qui croise ce texte avec des extraits de L'Idiot, des Frères Karamazov et du Dictateur de Charlie Chaplin.



L'équipe

Simon Pitaqaj | MISE EN SCENE ET ADAPTATION

Simon Pitaqaj est né à Gjakovë, au Kosovo. Il se forme en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et auprès du metteur en scène russe Anatoli Vassiliev.

Parallèlement à son travail de metteur en scène et de comédien, il est dramaturge et conteur. Il met en scène *Les émigrés* et *Jour d'été* de Slawomir Mrozek, *Un pour la route* d'Harold Pinter, *Don Juan* de Michel de Ghelderode, *Les soeurs siameses* création collective, *L'homme du sous-sol* de Dostoïevski, *La Vieille guerre – Bataille du Kosovo 1389* (Prix « Guerre Millénaire » du blog Le Souffleur) d'après les légendes des Balkans et trois chants funèbres du Kosovo de Kadare (re-écrit par Simon Pitaqaj et Samuel Albaric), *Nous, les petits enfants de Tito* (Prix CNT) de Simon Pitaqaj. *Vaki Kosovar* qu'il a écrit et mis en scène par Gilles Cuhe.

Jean baptiste Evette | DRAMATURGIE

Jean-Baptiste Evette est traducteur et romancier : derniers romans parus *À la poursuite de l'enfantôme* (Gallimard jeunesse) et *Tuer Napoléon III* (Plon). Lecteur de romans populaires, mais aussi de Queneau, Michaux ou Ponge, il anime parfois des ateliers d'écriture et a enseigné à l'IUT métiers du livre de Saint-Cloud.

Avec le collectif des Grandes Personnes, il a écrit les spectacles de rue *La Ligne jaune* sur la vie et les luttes d'une usine Renault, ou *La Bascule* sur la dernière décennie de la peine de mort.

Pour parler d'écriture, il aime recourir à la métaphore du laboratoire. L'histoire du baron Frankenstein lui paraît une magnifique image de la création littéraire, avec ce qu'elle a d'hybride, d'emprunts, de sous-textes, et de résultats parfois inattendus.

Cinzia Menga | CHORÉGRAPHE

Italienne née à Naples, Cinzia se forme au sein de plusieurs compagnies à Rome, Bari et New York. Suite à une formation de danse classique et contemporaine, elle exerce sa profession de danseuse dans plusieurs compagnies à Rome, Bari et New York. En 1990, elle ouvre un centre d'études de danse à Naples. Invitée à rejoindre le chorégraphe Maureen Fleming à New York, il l'orientera vers le butô. Ses différentes rencontres artistiques avec Masaki Iwana, Ushio Amagatsu, Yoshito Ohno lui permettront de créer des solos qu'elle jouera à travers toute l'Europe. De retour à Paris en 2000, elle participe à plusieurs créations de danse butô à Paris et dans le monde. Depuis 2011 elle participe à toutes les créations de la compagnie Liria.

Flore Marvaud | LUMIERE

Dans un premier temps elle travaille en régie lumière à Anis gras et au Théâtre Jean Vilar à Arcueil et la Fondation Cartier, et avec des compagnies comme le Théâtre de l'Étreinte (W. Mesguich) et Caterina Perazzi. Elle se spécialise en création lumière avec Vogue à l'Amé de la compagnie Les petits Zefs en 2006. Elle poursuit ce travail avec Fatima Soualhia-Manet, Ludovic Billy, Rebecca Stella, Jérémy Beschon, Gilbert Peyre, Noémie Fargier, Anne Carrard, Alexandre Markoff, Cie Les Estropiés, la Cie La Tête dans le Sac et bien d'autres.

Avec la compagnie Liria elle a déjà créé la lumière de *l'Homme du sous-sol de Dostoïevski*, *La Vieille Guerre Bataille du Kosovo 1389*, *Nous, les petits enfants de Tiito* et *Le Pont*.

Liburn Jupolli | MUSICIEN COMPOSITEUR

Liburn Jupolli (né le 11 décembre 1989 à Pristina, Kosovo) est un musicien albanais originaire du Kosovo. Dès l'âge de 12 ans, il commence à composer et à étudier la théorie musicale et la composition en suivant des cours privées parallèlement à ses études de piano. Depuis 2004, il écrit de la musique pour le théâtre, le cinéma, l'animation, des productions visuelles et conceptuelles, des performances dans les Balkans et en Europe, et écrit des oeuvres pour des instrumentistes et des ensembles du Kosovo et de l'étranger.

Sa musique a été jouée au Kosovo, au Danemark, en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Finlande, en Estonie, en Slovaquie et à New York.

Denis Lavant | COMÉDIEN

Au théâtre, Denis Lavant joue sous la direction de François Rancillac dans *Le Roi s'amuse* d'après Victor Hugo, Razerka Ben Sadia-Lavant dans *Timon d'Athènes* de Shakespeare et *Le projet H.L.A.* de Nicolas Fretel, Dan Jemmet dans *William Burroughs surpris en possession du chant de Johny Brown*, Jean-Claude Grinvald dans *Le Bouc* de Fassbinder, Antoine Vitez dans *Orfeo* de Monteverdi et *Hamlet* de Shakespeare, Jean-Louis Thamin dans *L'Idiot* de Dostoïevski, Manfred Karge et Matthias Langhoff dans *Le Prince de Hombourg* de Kleist, Hans Peter Cloos dans *Le Malade imaginaire* de Molière et *Roméo et Juliette* de Shakespeare, Jacques Ozemski dans *La Faim* de Knut Hamsun, Jacques Nichet dans *La prochaine fois que je viendrai au monde*, mise en scène de l'auteur, Bernard Sobel dans *Ubu Roi* d'Alfred Jarry et Wladyslaw Znrko dans *Les Saisons* de Maurice Pons.

Au cinéma, Denis Lavant joue sous la direction de Léos Carax dans *Holy Motors*, *Merde*, *Les Amants du Pont-Neuf*, *Mauvais Sang* et *Boys meet girl*, Philippe Ramos dans *Capitaine Achab*, Jean-Pierre Jeunet dans *Un Long Dimanche de fiançailles*, Delphine Jaquet et Philippe Lacote dans *L'Affaire Libinski*, Fabrice Genestal dans *La Squale*, Claire Denis dans *Beau travail*, Jacques Weber dans *Don Juan*, Vincent Ravalec dans *Cantique de la*

racaille, Patrick Grandperret dans Mona et moi, Claude Lelouch dans Partir, revenir, Patrice Chéreau dans L'Homme blessé, Diane Kurys dans Coup de foudre et Robert Hossein dans Les Misérables.

Arben Bajraktaraj | COMÉDIEN

Ayant émigré du Kosovo natal à l'âge de 14 ans d'abord en Slovénie, où il a été formé au Studio d'Art Dramatique de Maribor dans la classe de Minu Kjudrova, Arben s'est installé en France depuis la fin des années 90.

Au théâtre, il a travaillé avec Simon Pitaqaj pour *Les émigrés* de Slawomir Mrozek et *Le Pont* d'Ismail Kadare, Nathalie Veuillet pour la création des *Brigands* de Schiller, Geoffroy Lidvan pour *La Furie des Nantis*, où plus récemment avec Andréa Brusque pour la création de *La Fuite* de Gao Xijiang. Il a également travaillé avec Franck Berthier sur l'adaptation du roman *L'Attentat* de Yamina Khadra.

Au cinéma, il a joué dans *L'Homme qui rit* d'après Victor Hugo réalisé par Jean Pierre Améris, *Elle s'appelait Sarah* d'après le roman de Tatiana de Rosnay, réalisé par Gilles Pacquet-Brenner, *Liberté* de Tony Gatliff et a participé également dans *Des Dieux et des Hommes* de Xavier Beauvois ou *Polisse* de Maïwen. *BALKONI* de Lendita Zeqiraj, (Prix meilleur acteur International Film Festival Los Angeles. *LAPSUS* de Karim Ouaret, (Prix meilleur Acteur TMFF, Glasgow. Il a joué dans de nombreuses productions internationales telles que *Harry Potter and Deathly Hallows*, *Harry Potter and The Order of Phoenix*, réalisés par David Yates, ainsi que *Taken* réalisé par Pierre Morel.

Santana Sunsja | COMÉDIENNE

En 2003, elle rentre au conservatoire de théâtre de Marseille. Elle joue ses premiers rôles à l'Athnanor Théâtre de Marseille. Elle y joue notamment les rôles du Dr. Caius, les joyeuses commères de Windsor. Shakespeare avec la Cie Noelle Casta, de Marotte, les précieuses ridicules, Molière Cie Noelle Casta, du Sphinx, la Machine infernale, Cocteau Cie Noelle Casta, de Cassandra. Les Troyennes de Euripide, cie Noelle Casta. En 2014, *Nev, Rose et Sarah* canent, sa première création, est jouée au Festival d'Avignon. Depuis 4 ans elle travaille pour la compagnie Liria, en tant que comédienne dans *La Vieille Guerre - Bataille du Kosovo 1389*.

Valeria Daffarra | COMÉDIENNE

Valéria s'est formée en Italie notamment auprès d'Esther Ruggiero, de Danila Satragno et d'Eugenio Allegri, puis d'Ariane Mnouchkine à Paris et d'Eugenio Barba à Holstebro. Elle co-fonde la Piccola Compagnia della Magnolia en 2004 à Turin. Elle met en scène et interprète *Sofia* de Franco Rabino (2009), *Incantations* d'après Andrea Zanzotto (2012), *Les Naufragés du rêve* d'après Pablo Neruda (2013), *Solal, un cri d'amour* extraits de Belle du Seigneur d'Albert Cohen (2014). En tant que comédienne-chanteuse, elle a joué sous

la direction, Gabriele Vacis, Ellen Stewart LaMaMa, Mamadou Dioume, Spyros Sakkas, Claude Buchvald, Ali Ihsan Kaleci, Eugenio Barba. Dans la pièce "Giovanna", écrite et mise en scène par Claire-Sophie Beau, elle interprète en italien et en français le rôle de la fille d'Amedeo Modigliani et Jeanne Hébuterne (2019).

Jeanne Guillon Verne | COMÉDIENNE

Jeanne s'est formée à l'EDT91 (École Départementale de Théâtre) dirigée par Xavier Brière. Durant deux ans, elle a pu explorer plusieurs approches de la scène, avec notamment Xavier Brière, Aurélie Cohen et Sylvie Debrun, ainsi que de jouer dans les spectacles mis en scène par Anne Montfort (La Petite Catherine de Heilbronn, F. Kleist), Nicolas Struve (Oncle Vania, A. Tchekhov), Azize Kabouche (Travail à partir de textes de Wajdi Mouawad, Nasser Djemaï et Yasmina Khadra), la compagnie Escarlata Circus (T.E.M.P.S, joué à l'Agora, scène nationale d'Évry dans le cadre des Rencontres d'Ecoles d'Arts), et Valérie Blanchon (Les Paravents, Jean Genet). Elle travaille également avec David Mota (comédien et metteur en scène).

Seraphin Rousseau | COMÉDIEN

À 17ans il intègre la classe théâtre du conservatoire du Choletais. La même année, il joue dans le "Repas" de Valère Novarina, mis en scène par Monique Hervouët. Il jouera ce spectacle au studio du Grand R (scène nationale de la Roche sur Yon) ainsi qu'au théâtre Paul Scarron du Mans. En 2015 il intègre l'école publique l'EDT91. Il y travaillera notamment avec Sarah Chaumette, Étienne Pommeret, Jean Edouard Bodziak... À la fin de sa formation il met en scène des textes de Daniil Harms. Son spectacle sera accueilli par la Scène Nationale de l'Essonne et joué au théâtre de l'Iris de Villeurbanne. En 2017 il joue dans Paris Révolution, spectacle représenté au siège social de la CGT.

Gaëtan Poubangui | COMÉDIEN

Gaëtan c'est formé à l'EDT91 (École Départementale de Théâtre). Il suit des Stages de clown au théâtre du soleil encadré par Hélène Cinque, travail de marionnettes sur la pièce La mort de tintagiles de Maeterlinck dirigé par Cécile cholet

Il joue dans Richard III dirigé par Etienne pommeret, Hôtel Palestine de falk richter dirigé par Sarah Chaumettes, Travail sur le masque et le clown avec jean-edouard bodziak, Jean-paul mura et Magalie basso, avec la compagnie La flaque dirigé par Henri le maigre, avec la compagnie un rôle à jouer, je me souviens dirigé par Paul Platel. Lecture de texte de Guillaume Apollinaire dirigé par Marie-Pierre Horn.

